

Le Rêve des arbres



Cyril La Corte

Cyril La Corte

Le Rêve des arbres

© Cyril La Corte, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2705-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Mon regard reflète l'écorce des arbres que j'ai aimés. Ces yeux bruns ont vu tant de choses, charmantes ou terribles. Les arbres ont disparu, mais rien n'est oublié : la mémoire seule conserve les souvenirs envolés et le cœur les parfums des vestiges usés... Le ciel se déversa sur moi, comme un torrent, emportant toutes mes certitudes et ma volonté de résister à l'amour. Cette histoire n'est que mystère et magie. Qui osera croire que tout est vrai ?

* * *

Jules était extrêmement beau. J'avais commencé à rêver de lui au moment où, désespéré, je ne pensais plus avoir droit à un regard si plein d'amour et de bienveillance. Mon univers basculait dans la tristesse et la rudesse d'un monde froid, presque entièrement recouvert par le velours de mon chagrin. Depuis ce rêve, je n'ai jamais oublié son visage doux, son allure et sa grâce, ni les promesses de ses sourires. Certains diront que cela n'était qu'un songe, mais pour moi, ce fut le point de départ d'une grande aventure. En attendant, les mois et les jours précédant son apparition, je n'avais encore aucune idée de ce que l'avenir me réservait. J'étais un jeune homme bien différent. Guidé par ma mélancolie, je relisais les premières lignes du roman de Françoise Sagan, *Bonjour tristesse* : « Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. C'est un sentiment si complet, si égoïste que j'en ai presque honte alors que la tristesse m'a toujours paru honorable. Je ne la connaissais pas, elle, mais l'ennui, le regret, plus rarement le remords. Aujourd'hui quelque chose se replie sur moi, comme une soie, énervante et douce, et me sépare des autres. »

Il s'agissait de sa première publication, alors qu'elle n'avait que 18 ans. Tout de suite, je sus que quelqu'un, quelque part, avait éprouvé les mêmes sentiments que moi. Certains livres, ou certains auteurs avaient ce don de mettre votre âme à nue. Grâce à elle, je me sentais un peu moins seul... Sa grande lucidité, détonnant avec sa candeur insolente, m'enchantait comme le retour d'une vieille amie après une longue séparation. Cependant, mon cœur si fatigué demeurerait lourd, en perpétuelle recherche d'un je-ne-sais-quoi. J'étais un adolescent

ordinaire, si ce n'est que je semblais triste, souvent. On m'en faisait la remarque, et Françoise n'était pas là pour témoigner en ma faveur. Je ne parvenais plus à faire semblant d'être heureux... même si les violentes vagues de ma tristesse venaient s'échouer derrière le sourire trompeur de la jeunesse. C'était difficile, car malgré toute ma volonté, cette mélancolie venait s'ajouter à ma nature réservée. Mes bulletins scolaires regorgeaient des mentions : « élève effacé », « élève discret », « peu présent », « timide » « manque de confiance en lui ». J'étais ce qu'on appelle un garçon gentil. Un peu trop gentil, peut-être. Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours agréable et serviable.

Pourtant, cela ne suffisait plus à masquer mon désarroi. À vrai dire, je crois que je ne cherchais même plus à le cacher. Quelque chose en moi avait fait sédition. Je ne pouvais plus l'ignorer. Je portais un lourd secret depuis toutes ces années. Ce secret, il ne dépendait pas de moi, mais des barrières construites autour par des inconnus, comme une éclipse occultant la lumière du soleil. Je préférais les garçons aux filles et cela me terrifiait. J'avais maintenant 17 ans, et les mensonges que je me racontais, à moi-même aussi bien qu'aux autres, trouvaient leurs limites. J'atteignais l'âge où l'âme veut déployer ses ailes, couler comme une rivière vers l'océan... Incapable de supporter ce tourment plus longtemps, la digue allait céder. Le mutisme m'isolait. Paradoxe insensé devant la pression culminante du désir de vivre. Personne ne remarquait que je m'éteignais réellement à petit feu, comme une flamme ne résistant plus au vent. Ce vent était fait de ces écorchures quotidiennes, insignifiantes en apparence, mais qui mises bout à bout formaient une chaîne dont la puissance ébranlait mon aplomb. Ces petites choses murmuraient à ma conscience que je n'étais rien, que je n'avais rien. Le bonheur était interdit pour les gens comme moi. Oh, il y avait bien quelques personnes qui semblaient s'en affranchir. Moi, je n'y parvenais pas. Devant l'orage qui me guettait, mes forces vacillaient.

Le poids du regard des autres était tel que cela me pétrifiait : il m'écorchait, comme si tout le monde pouvait deviner les secrets de mon mal-être. C'était un fardeau de plus sur les épaules d'un adolescent peinant à devenir un homme. Néanmoins, aussi loin que remontaient mes souvenirs, je m'étais toujours senti différent. Même si à l'âge de la drague et des sorties, la nécessité de préserver mon secret me conduisait à préférer la solitude, ce sentiment n'était pas exclusif à mon orientation sexuelle : j'avais un caractère naïf, prompt au rêve, contribuant sans doute à mon isolement. Il m'arrivait d'avoir de longues absences, car je m'évadais souvent dans des mondes imaginaires et lointains. Leur beauté était

telle, que je peinais à remettre les deux pieds sur terre. Je prenais refuge dans mon univers, n'acceptant pas ce qu'il m'était proposé pour réalité. Les vicissitudes de la vie m'effrayaient, et déjà je me sentais vieux. « J'ai l'impression d'avoir vécu mille ans », pensais-je souvent. L'immaturité de mes camarades, que je ne confondais pas avec l'innocence salubre dont ils s'étaient défaits trop tôt comme d'une peau morte, rendait impossible toute compréhension mutuelle. Lorsque je les observais, je sentais une fracture entre nous. Rien de moi n'émergeait vers la surface. À cause de cela, principalement, je me sentais à l'écart des autres. Il m'arrivait de penser que quelque chose n'allait pas dans ce monde, que ce n'était pas ça la vie. Tout me paraissait fade et sans goût, mais aussi tellement enviable dans l'apparente simplicité des mondanités... si seulement j'avais été capable de m'en satisfaire. Cette contradiction, entre besoin de lien et besoin de solitude par la force des choses, jetait un voile sinistre sur mon bonheur. Seule la nature avait le don de m'apporter une joie vraie. Durant toute mon enfance et mon adolescence, j'en avais fait mon sanctuaire. Ici, on ne pouvait ni se moquer de moi, ni abuser de ma naïveté. Cette partie du monde était moins rugueuse.

Il me semblait ne plus pouvoir échapper aux exigences pressantes de la société et de la vie d'adulte. Je n'aimais rien davantage que l'écriture et la poésie, mais j'avais de moins en moins de temps à y consacrer. Longtemps j'avais espéré devenir écrivain et poète. C'était une voie difficile à emprunter, réservée à quelques élus. Oui, la simplicité n'était pas mon fort, mais ça au moins, c'était moi. À mesure que l'on m'enlevait ce temps essentiel, je me sentais désarçonné. Le gouffre se rapprochait.

C'est dans cette solitude bien ancrée que tout commença. Esseulé, je rêvais de plus en plus à l'âme sœur. Ce désir s'était installé progressivement, comme un besoin impérieux. Je voulais connaître ce sentiment d'être aimé, et d'avoir un ami fidèle avec lequel je pourrais être aussi proche qu'un frère jumeau. Pourtant, l'amour n'était pas à l'ordre du jour. Le temps passait, et je peinais de plus en plus à y croire encore. Personne ne savait à quel point je me sentais orphelin... mais une légende veut que le destin réunisse ceux qui s'aiment.

Pour alléger mon fardeau, je m'abritais sous les ailes de la poésie et de cette nature aussi silencieuse que bavarde. J'aimais beaucoup les arbres majestueux. Souvent, je leur parlais. C'était peut-être cela le point de départ de ce qui allait totalement chambouler mon existence... car c'est dans ce contexte morose où je frisiais l'asphyxie, qu'une nuit je fis ce rêve unique et troublant, porteur d'une

profonde transformation. Tandis que je dormais profondément, je me retrouvai dans les sous-bois d'une forêt assez jolie, marchant sur un étroit sentier de terre. J'avancais paisiblement, avant d'apercevoir au loin des garçons de mon âge. Alors qu'ils arrivaient à ma hauteur, je remarquais avec horreur que des sourires moqueurs se dessinaient sur leurs lèvres. Leurs regards plissés me transperçaient. Intimidé, je me sentais tout petit, tandis qu'ils prenaient l'allure de géants. Ouvertement, ils me montraient du doigt, ricanaient. J'avais le sentiment d'être sali, humilié... un moins que rien. Cela appuyait sur mes blessures déjà bien douloureuses. Je n'étais pas de taille face à ce groupe de garçons qu'une complicité dangereuse semblait unir. Si j'avais pu disparaître, je l'aurais fait. Un sentiment de honte m'envahissait. Ils passèrent à ma hauteur. Incapable de réagir, meurtri, je baissais la tête. Je me sentais moche et gauche comme jamais.

C'est alors que de façon inattendue, un jeune homme se détacha du groupe. S'avançant lentement, radieux, il prit ma main dans la sienne, et me rassura d'un geste de soutien en plaçant son autre main dans mon dos. Autour de lui, les couleurs se faisaient plus vives. Il était si différent ! Il avait de beaux cheveux blonds, pas longs, mais pas trop courts non plus, et surtout, une bienveillance extraordinaire émanait de son regard comme de chacun de ses gestes. Ses iris étaient habillés d'un beau vert émeraude avec des éclats dorés. Sa présence me fit oublier l'humiliation. Nous étions dans une bulle hors du temps. Dans ses yeux, il y avait tant d'amour et de lumière que j'en tombai instantanément amoureux. Ce garçon n'était pas vraiment un homme. C'était un ami de toujours, un ange gardien. C'était celui que j'attendais.

Je me réveillai le coeur battant la chamade, rejeté hors du rêve comme une bouteille par une vague... par un rayon de soleil caressant mon visage... J'aurais souhaité ne jamais quitter ce songe, qui en réalité avait plutôt la teneur d'un souvenir. Le garçon me paraissait si réel ! J'avais véritablement du mal à concevoir qu'il ne le soit pas. Tout mon être en était marqué : je ne pouvais plus détacher ma pensée de lui. Malgré sa courte durée, le songe resta imprimé en moi comme un linceul prend la forme d'un corps. Je goûtais à un bien-être incroyable, comme si j'avais enfin atteint le but de la vie. Mais conjointement à cette joie, et c'était là un grand paradoxe, ce voyage onirique avait aussi amplifié le sentiment de manque : il était maintenant lancinant. Je ne voulais plus qu'une chose : vivre cet amour. À mon plus grand étonnement ! Car jusqu'à ce jour, j'avais nourri la conviction d'être parvenu à une forme de renoncement salutaire, offrant à mon coeur l'assurance de ne plus s'emballer comme par le passé, quand

un garçon, sans le savoir, l'avait brisé. Pourtant... je fis ce rêve si intense et si pur que les mots ne peuvent décrire. L'étrange personnage aux cheveux blonds était venu me chercher jusque dans mon sommeil, porteur d'un dernier espoir... au moment critique où j'avais renoncé à la possibilité même d'être aimé.

Le troublant jeune homme m'obsédait. Il ne se passait pas une minute sans qu'il occupe mes pensées. La sensation de bien-être perdurait depuis de nombreux jours. J'avais envie de raconter à tout le monde ce que je vivais, mais bien sûr je ne pouvais pas. Cela intensifia mon désir de plonger encore dans ce songe : j'espérais qu'il revienne à ma rencontre. Motivé par ces sentiments bouleversants, nouveaux, et l'aura mystérieuse de cet étranger familier, je me surpris même à le prier de revenir.

Plusieurs jours passèrent, où son absence se fit plus douloureuse. Enfin, quand je ne m'y attendais plus, il s'invita une fois encore dans ma nuit. Toujours cette même présence troublante, solaire, mais pas brûlante. Il semblait appartenir à un autre monde... Le rêve était moins important que lui-même, sa présence, son aura... Sans pouvoir l'expliquer, je compris qu'il avait un lien mystérieux avec la nature. Le songe se déroula cette fois-ci dans ma chambre. Par contraste, je ressentis d'autant plus sa pureté si éloignée du monde humain... Il m'était apparu quelques instants seulement, le temps d'un échange de regards et d'une caresse sur la joue. Au matin, j'étais enfiévré, rendu captif par l'intensité de ces émotions échappant à la raison. C'était fou ! Comme de retrouver un vieil amour perdu ! Il ne s'agissait là que du second rêve, mais investi du rôle de l'amant passionné, je brûlais d'ores et déjà de le retenir un peu plus longtemps. J'avais pour habitude d'écrire mes poésies et mes textes dans un vieux cahier que je conservais précieusement. Cela allégeait un peu mon coeur. Ce serait un bon moyen pour ne rien perdre de lui. Un soir, pris d'un élan irrépressible, je me jetai dessus pour y raconter ces rencontres oniriques furtives :

« Deux rêves pour un amour.

*Tu étais là, dans ces bois ; encore je t'y vois, souriant, me tendant la main...
Ton sourire me dit l'amour. Nous marchons ensemble, loin d'eux. Je te prends
par la taille, tu me tiens éveillé dans ce rêve éphémère.*

Brusque lumière. Je ne veux pas me réveiller. Sur ce corps fragile de rêveur,

les rayons d'un soleil indésirable. Mais ta douceur demeure sur ma peau, sur mes draps. Déjà, je désire te retrouver. Je ne veux pas te perdre. Je veux rêver encore, rêver à toi.

J'ai espéré, jusqu'à la nuit suivante, cherchant dans l'obscur silence du non-rêve une trace de toi... mais tu ne vins pas. Tu m'échappais. Je me perdais à murmurer "Reviens-moi, reviens-moi !", rageant de ne pouvoir caresser ton visage, et je sentais que je mourrais sans toi... alors, j'ai fermé les yeux de nouveau, et tu m'enchantas de ta présence. Cette douceur, cet amour encore sur moi, tes mains rassurantes, mon souffle coupé, nos âmes, enfin réunies. Me fondant dans ta brillance, m'exposant à ta lumière, ton baiser me fit Or sous les heures étranges du sommeil.

Je veux t'aimer... mes réveils sont comme des morts... et chaque rêve est précédé de la peur de ne t'y retrouver. Cette nuit, tu seras mon plus beau rêve. »

J'écrivis ces derniers mots et refermai mon vieux cahier, avec le doute que quelqu'un puisse comprendre mon récit. Vous est-il arrivé de faire un rêve si intense qu'il avait ce don d'effacer la frontière avec la réalité ? Eh bien voilà, c'était cela. Sans trop savoir pourquoi, ce jeune homme, je décidai de l'appeler Jules. Cela me plaisait, mais me semblait aussi réducteur : comme si, par ma faute, un être magnifique était perdu dans un mot. J'ignorais alors que cela signifiait « fils de Zeus. » Je me sentais un peu comme ces mortels de la mythologie grecque visités par d'anciens dieux. Ma solitude me rendait peut-être fou... Je voulais tant donner vie à cet étrange personnage ! Au fond de moi une petite voix me murmurait qu'il vivait déjà. Sur cette pensée, je fermai les yeux, mais cette nuit-là, je ne rêvai pas. Une nuit vide. Instantanée. Trop longue.

Chapitre 1 : Le printemps touche à sa fin

Le temps avait passé. Chaque nuit, je me demandais si j'allais rêver de Jules, mais ce ne fut pas le cas. Le printemps touchait à sa fin. Son absence cultivait en moi la langueur et le manque. Rêver de lui m'avait redonné de l'espoir et une nouvelle envie de vivre intensément. Il m'inspirait de nombreux poèmes. Pour la première fois depuis longtemps, j'écrivais de belles choses dédiées à sa beauté et à celle de la nature. J'avais renoué avec la joie de vivre. Il n'avait pas d'existence concrète, et pourtant j'étais comme un voyageur qui ne perd jamais de vue son étoile. Ou peut-être est-ce l'étoile qui ne perd jamais de vue le voyageur ? Ma relation imaginaire avec Jules prenait de plus en plus de place dans l'écriture de mes poésies, désormais d'abondants récits. Celui qui n'était qu'un inconnu rêvé devint un véritable personnage, un jumeau, un amoureux me guidant sur le territoire des rêves.

Comme je le disais, le printemps était sur le point de laisser place à l'été, et l'exubérance de la nature se mêlait à celle du soleil. C'était la période que je préférais : pas de lycée, pas d'emploi du temps chargé, peu de contraintes. Cette année-là, je restai tout l'été dans la région. Nous habitions un coin de campagne reculé, réputé pour sa nature sauvage. Ce n'était pas un lieu touristique, donc peu fréquenté, même durant la saison estivale. Cette fois-ci, j'en profiterais pleinement. Durant le printemps, j'avais tout de même eu un peu de temps pour m'échapper en nature durant les week-ends. Il me sembla qu'elle avait déployé des efforts particuliers pour se rendre encore plus belle que par le passé. Après les paysages mornes et froids de l'hiver, le retour de l'abondance de fleurs et de végétation avait été une bouffée d'oxygène. J'avais admiré tout le long de la saison ces fleurs magnifiques émergeant de partout : entre les pierres, au bord des chemins, dans les sous-bois... Même les arbres nous faisaient profiter de leurs couleurs, comme les pêchers parés d'un rose ravissant. J'admirais les flammes violettes et blanches des lilas dont le parfum embaumait l'air. C'était l'un de mes arbustes préférés. Il reflétait la jeunesse, sa fougue. Durant mes balades, je remarquai que certains d'entre eux poussaient sous forme de gros bouquets devant des arbres encore nus de l'hiver, comme s'ils désiraient les égayer un peu. Le contraste était sublime. J'avais également eu tout le loisir d'admirer des spécimens sauvages, comme les délicates « coucou ». Elles ressemblaient à de petits bouquets de feu d'artifice.